

Comment le discours médiatique alimente la peur du « migrant »

Deux chercheurs de l'UCLouvain décortiquent la construction des stéréotypes dans le discours médiatique. Des visions binaires souvent à la base d'un climat de rejet de « l'autre ».

PHILIPPE LALOUX

Si fallait esquisser à la hache la représentation dominante du « migrant » dans l'univers social, comprenez de la rue du Commerce à la rue de la Loi, sans doute verrait-on deux grands paniers : un avec les « bons », un autre avec les « mauvais ». Une question de point de vue, certes, mais aussi de clichés. C'est plus fort que nous. Toute la question consiste à déterminer les facteurs qui alimentent ces constructions stéréotypées. Car, par effet domino, elles façonnent autant notre regard sur le monde, que la manière dont il tourne (notamment quand il s'agit de voter, par exemple).

Percer les secrets de fabrication des idées reçues, ou tout simplement de l'image que l'on se forge de « l'autre », telle est une des missions des sciences humaines. Deux chercheurs de l'UCLouvain (Jacinthe Mazzocchetti, anthropologue, et Vincent Yzerbidt, chercheur en psychologie sociale) se sont attelés à la tâche : en ressort une note de synthèse basée, entre autres, sur les résultats de plusieurs études internationales. Singulièrement, ils se sont concentrés sur cette question de base : « Le discours médiatique alimente-t-il la peur des migrants ? »

Deux images

La réponse est « oui ». Et ce, quelle que soit l'image que l'on ait du migrant, du réfugié ou demandeur d'asile, « positive » ou « négative ». Tout s'explique par la mécanique de construction des représentations qui alimentent ces peurs. « Les personnes réfugiées sont majoritairement représentées autour de deux catégories », soutient Jacinthe Mazzocchetti. « Soit elles sont vues comme un danger, quelque chose qui ne serait pas bienvenu sur notre territoire, qui tricherait... Soit comme des victimes, qui mobilisent alors un registre humanitaire, moins discriminant. » Le piège de la logique humanitaire c'est qu'elle peut aussi nourrir d'autres types d'inquiétudes. « Comment notre société va devoir soutenir, prendre à sa charge ces victimes en souffrance. » Une angoisse qui naît essentiellement dans les groupes les plus fragilisés dans un contexte d'austérité, comme l'ont encore démontré les succès électoraux du Belang dans certaines zones.

« Les méritants et les autres »

La double catégorisation entre « réfugié-menace » ou « réfugié-victime » n'engendrerait finalement que des émotions négatives, elles-mêmes sources de rejet. S'instaure alors un climat d'angoisse, au sein duquel, seule une toute petite partie des « victimes véritables »,

les « méritants », dont la souffrance serait certifiée, obtiendrait un droit de cité.

« Cette manière de penser la migration, entre les « méritants et les autres », conclut Jacinthe Mazzocchetti « réjaillit inmanquablement sur le discours politique et dans les médias qui le relaient ». L'exposition médiatique accordée à certains acteurs, simplement en raison de la fonction qu'ils occupent, comme le secrétaire d'État à l'Asile Theo Francken, contribue à l'ancrage tenace d'un biais négatif dans l'imaginaire public. Au même titre que les images de migrants naufragés, qui peuvent renforcer cette impression de « masses » aux portes de

l'Europe. Ou nous emmène dans la pitié, la charité, « qui sont les travers de la logique humanitaire », relève l'anthropologue.

Où les discours binaires à l'égard d'une catégorie de personnes (« les migrants », mais aussi, « les gilets jaunes », « les hommes politiques », « les Flamands »...) puisent-ils leur source d'inspiration ? Dans nos stéréotypes. Ces représentations imaginaires sont en réalité indébouillonnables de la nature humaine. Nos images sont toujours le fruit d'une construction. Ce qui les façonne, c'est, entre autres, cet irrésistible besoin de se comparer. Sans cesse. Et, évidemment, de voir ce que l'autre a, et nous pas. « Ce qui peut engendrer ces sentiments d'injustice. »

Discours inaudible

« On range les groupes (en fonction de leur statut social, leur pouvoir...). Et on établit un type de rapport avec eux (de coopération ou de compétition, de domination ou de subordination) », poursuit Vincent Yzerbidt. « Ensuite, il y a un emboîtement logique entre la manière dont on construit notre représentation d'un groupe et nos réactions d'ordre affectif à leur égard. Donc, dès lors que des leaders instaurent une vision de compétition à l'égard d'un groupe, on peut s'attendre, de facto, à ce qu'un certain nombre de représentations et d'images vont s'imposer plus que d'autres. »

Toute la question consiste à déterminer les facteurs qui alimentent ces constructions stéréotypées. Car, par effet domino, elles façonnent autant notre regard sur le monde

Pour le dire plus crûment : à force de répéter, par exemple, que « tous les réfugiés sont logés, nourris, blanchis, alors que tant de Belges ont du mal à nouer les deux bouts », ce cliché, qui ne repose sur aucune base objective, finit par orienter

le discours dans certains groupes. Et rend l'argumentation complexe. Inutile de répéter à des gilets jaunes que le pouvoir d'achat a augmenté, c'est inaudible pour eux.

Si la note des chercheurs ne livre pas de solution clé sur porte pour se libérer de nos clichés, elle entend mettre en lumière ces mécanismes de constructions stéréotypées. Dans le contexte des *fake news*, des théories du complot ou des réseaux sociaux qui régissent une bonne part du discours public, elles ont pris une ampleur sans précédent. Autant en être conscient.

« La couverture médiatique flamande plus négative »

Leen d'Haenens est professeure à l'Institut d'étude des médias de la KULeuven. Avec d'autres chercheurs, elle a analysé un peu moins de 2.000 articles de la couverture médiatique de la migration. Le tout portant sur une période de deux ans, de mars 2015, lorsque les premiers réfugiés arrivent en Europe, à juillet 2017, au moment où l'Italie veut fermer ses ports aux ONG. L'étude, publiée début 2019, sert de base à la note de l'UCLouvain.

Vous pointez une différence importante entre la presse néerlandophone et la presse francophone...

La presse flamande est plus négative que la presse francophone. On y trouve très peu d'éléments de journalisme constructif. Les journalistes francophones se donnent une mission que les Flamands ne se donnent pas : celle d'apporter un contrepoint, d'attirer l'attention sur le positif. Les Flamands, eux, sont dans une vision anglo-saxonne du journalisme : « On est des journalistes, pas des assistants sociaux, on donne les faits, les problèmes ». En Flandre, il y a aussi une tendance à écrire en fonction de ce qui attire le plus le public. On a davantage mis l'accent sur la menace économique, sécuritaire, sur la criminalité, en donnant la parole aux politiques.

La couverture médiatique flamande de la migration, plutôt négative, a-t-elle contribué à renforcer la N-VA et le Belang ?

C'est très difficile de répondre, car, lorsqu'on interroge les gens, on constate que les représentations des migrants ne sont pas différentes au nord et au sud. Une chose est certaine : du côté flamand, le thème numéro 1 de la campagne, et la première préoccupation des gens, c'était la migration, pas le climat. Je pense que les médias doivent mettre l'accent sur des solutions, car la migration angoisse les gens, surtout quand ils ont peu de contacts positifs avec la diversité. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de lien direct entre la couverture médiatique et ce que pensent les gens, qu'il n'y a pas de responsabilité éthique des journalistes de

faire des reportages de façon juste. L'exemple de la gare du Nord est édifiant. 300.000 Flamands passent par cette gare tous les jours et ont vu la situation. Or, on n'a jamais entendu dans la presse qu'il ne s'agissait que de 200 personnes ! Dans notre étude, on voit aussi que les gens surévaluent le nombre de réfugiés. Montrer de quoi il s'agit vraiment est impor-

tant. Les gens ont besoin de sécurité. Les Flamands veulent une protection, et du leadership. Le Belang leur offre les deux.

E.BL

Sociétés en changement

L'Institut d'analyse du changement dans l'histoire et les sociétés contemporaines (Iacchos) regroupe 10 centres de recherche de l'UCLouvain. Son objet : mettre en avant certains travaux de quelque 200 chercheurs de l'université et injecter autant de « nourriture » au débat public. Les résultats de leurs études paraissent dans la publication *Sociétés en changement* et dans *Le Soir*. La note n° 7 consacrée à l'image des migrants dans les médias sera accessible en ligne sur le site de Iacchos.